

ANTOINE LOUIS CLAUDE  
DESTUTT DE TRACY

ELÉMENTS D'IDÉOLOGIE

III

Faksimilie-Neudruck der Ausgabe  
Paris 1801-1815

frommann-holzboog

---

**Le Lecteur est averti que les corrections  
et additions qui se trouvent à la fin de ce  
Volume , sont très-nécessaires à consulter.**

---

Dem vorliegenden Neudruck liegen zugrunde:  
Band 1: Das Exemplar der Universitätsbibliothek Mainz,  
Bände 2—5: Die Exemplare der Universitätsbibliothek Bonn.  
Der Verlag dankt diesen Bibliotheken für die freundliche Überlassung  
der Vorlagen.

© Friedrich Frommann Verlag · Günther Holzboog GmbH & Co  
Stuttgart-Bad Cannstatt 1977  
ISBN 3 7728 0104 8

É L É M E N S  
D'IDÉOLOGIE.

---

TROISIÈME PARTIE.

---

LOGIQUE.

Par A. L. C. DESTUTT-TRACY,  
*Sénateur.*

~~~~~

A P A R I S ,

Chez COURCIER, Imprimeur-Libraire pour les Mathématiques, quai des Augustins, N° 71.

---

AN XIII = 1805.

*Cette troisième Partie, ainsi que les deux premières,  
se trouve,*

- A Angers, chez FOURIER-MAME.  
Angoulême, chez BARGAS et chez BROQUISSE.  
Autun, chez DAUPHIN.  
Bourg, chez VERNAREL et chez BOTTIER.  
Bruxelles, chez LE CHARLIER.  
Colmar, chez FONTAINE.  
Clermont-Ferrand, chez ROUSSET.  
Dijon, chez COQUET.  
Genève, chez PASCHOUD.  
Lille, chez VANACKERE.  
Lyon, chez les frères PERISSE, et chez TOURNACHON.  
Metz, chez DEVILLY.  
Nancy, chez M<sup>me</sup> BONTOUX.  
Nismes, chez GAUDE et MELQUION.  
Périgueux, chez M<sup>me</sup> DUBREUIL.  
Rennes, chez BLOUET.  
Rouen, chez VALLÉE frères, et chez RENAULT.  
Strasbourg, chez LEVRAULT frères.  
Toulouse, chez DEVERS.  
Tours, chez PESCHERARD et MAME.  
Aux Sables, chez FERET.  
Bayonne, chez GOSSE et BONZOM.  
Nantes, chez FORET.  
Bordeaux, chez SIGAL, et BERGERET.  
Saint-Omer, chez HUGUET.  
Dunkerque, chez FRÉMAUX.  
La Rochelle, chez SANLECQUE.  
Meaux, chez GUEDON.  
Besançon, chez DEIS, et GIRARD.

A Autenil, le premier Floréal an 13.

## AU SÉNATEUR CABANIS.

MON EXCELLENT AMI,

CETTE maxime si célèbre dans l'antiquité, qu'on l'avait crue digne d'être gravée sur le frontispice du temple d'Apollon, *nosce te ipsum* (connais-toi toi-même), me paraît en effet le plus admirable précepte que l'on ait jamais pu donner aux hommes. Il est également propre à diriger nos études et notre conduite, nos actions et nos méditations. Il renferme tout, il s'étend à tout, et on le trouve toujours également sage, quelque application que l'on essaye d'en faire.

Mais pour se conformer à cette belle maxime, le premier pas à faire sans doute, est d'acquérir la connaissance de nos moyens de connaître eux-mêmes. C'est en cela, suivant moi, que consiste la science logique; et c'est ce qui m'au-

torise à la regarder comme la véritable philosophie première ou science première. D'un autre côté, elle est une seule et même chose avec la science de nos perceptions, l'Idéologie; car il nous est impossible de parvenir à la connaissance exacte de nos moyens de connaître, autrement que par l'observation attentive de leurs effets, et de la manière dont nous formons, nous exprimons, et nous combinons nos idées: ainsi ces trois sciences, Philosophie première, Idéologie, et Logique, sont une seule et même chose.

Le volume que je vous présente en ce moment ne renferme donc pas toute la Logique; il n'est qu'une suite des deux premiers que j'ai publiés: il ne forme avec eux qu'un seul Traité dont il est le complément. C'est pour cela que je me suis refusé jusqu'à présent, le plaisir de vous dédier les deux premières parties. J'ai attendu que l'ouvrage fût complet pour vous l'offrir.

A qui cet hommage pouvait-il être plus légitimement dû qu'à vous qui, sous le titre modeste de *Rapports du physique et du moral de l'homme*, nous avez réellement donné toute son histoire, autant du moins que le permet l'état actuel de nos connaissances ? Vous l'avez tracée de la manière à la fois la plus vaste et la plus sage, la plus éloquente et la plus exacte ; et tous ceux qui voudront jamais se conformer au précepte sublime de l'Oracle de Delphes, vous devront une éternelle reconnaissance.

Pour moi, mon ami, j'ai le bonheur de vous avoir des obligations particulières. Indépendamment de celles qui sont étrangères à la science, et dont je ne parle pas ici, quoique j'aime à me les rappeler sans cesse, je me vante que votre ouvrage m'a été utile avant même qu'il fût achevé, que vos conversations me l'ont été encore davantage, et que c'est à vous que j'ai dû jusqu'au

courage d'entreprendre les recherches auxquelles je me suis livré, et jusqu'à l'espérance qu'elles pourraient avoir quelque utilité.

Aussi le succès que j'ambitionne le plus, c'est que mon Ouvrage puisse être regardé comme une conséquence du vôtre, et que vous même n'y voyiez qu'un corollaire des principes que vous avez exposés. Un pareil résultat serait extrêmement avantageux non-seulement pour moi, mais pour la science elle-même, qui dès-lors se trouverait replacée sur ses véritables bases : car si je mérite cet éloge, l'intention de Locke est remplie ; sa grande idée est réalisée ; et suivant son desir, l'histoire détaillée de notre intelligence est enfin une portion et une dépendance de la physique humaine.

Mais, mon ami, il est une chose que je desire encore bien davantage ; c'est que vous me conserviez les sentimens qui font le charme de ma vie. Je vous salue au nom de l'amitié et de la vérité.

DESTUTT-TRACY.



---

# ÉLÉMENTS D'IDÉOLOGIE.

---

TROISIÈME PARTIE.

---

## LOGIQUE.

---

*Hominum intellectui non plumæ addenda,  
Sed potius plumbum et pondera (1).*

BACON.

---

### DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SUIVANT l'opinion commune, la Logique est l'art de raisonner. Telle que je la conçois, elle n'est pas cela : elle est, ce me semble, ou doit être une science purement spéculative, consistant uniquement dans l'examen de la forma-

---

(1) En effet, les hommes ont toujours été trop vîte dans leurs recherches; bornons-nous à bien observer nos facultés intellectuelles : nous ne sommes point encore en état de faire des systèmes complets de philosophie rationnelle et morale.

A

tion de nos idées , du mode de leur expression , de leur combinaison et de leur déduction ; et de cet examen résulte ou résultera la connaissance des caractères de la vérité et de la certitude , et des causes de l'incertitude et de l'erreur.

Quand cette science sera faite et bien faite , et qu'elle possédera des vérités incontestables , alors on pourra avec assurance , en déduire les principes de l'art de raisonner , c'est-à-dire , de l'art de conduire son esprit dans la recherche de la vérité , qui comprend également l'art d'étudier et celui d'enseigner , ou , en d'autres termes , celui d'acquérir des connaissances vraies , et celui de les communiquer clairement et exactement soit par des leçons parlées ou écrites , soit dans la simple conversation.

Jusques-là , toutes les règles que l'on pourra prescrire au raisonnement seront , suivant moi , téméraires et hasardées. Ce seront de véritables recettes empiriques qui , n'étant fondées sur aucune théorie certaine et complète , n'auront tout au plus pour appui , que quelques observations plus ou moins imparfaites

et sans liaison suffisante entr'elles. Telles sont, à mon avis, toutes celles qu'on nous a données jusqu'à présent. Je ne prétends point pour cela ni les accuser toutes sans distinction, de manquer de justesse, ni encore moins méconnaître le mérite des hommes qui ont écrit sur ces matières. Je me borne à une vérité qu'on ne saurait nier, c'est qu'*un art dépend toujours d'une science*. Or tous les logiciens jusqu'à présent, sans en excepter ceux que l'on regarde avec raison comme des hommes supérieurs, ont confondu l'art avec la science. Ils se sont même plus occupés de nous donner les règles de l'un que de poser les principes de l'autre. Ils se sont donc trop pressés d'arriver à un résultat; ils ont interverti l'ordre des idées. C'est donc la science que nous avons à créer pour procéder avec méthode; ensuite on en tirera facilement des conséquences utiles pour la pratique.

Cette manière de considérer la Logique et d'en distinguer la partie scientifique et la partie technique, bien que conforme à celle dont j'ai traité la Grammaire et aux principes que j'ai posés dans cette

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

### INTRODUCTION.

**S**i je n'ai pas manqué complètement le but que je me proposais dans le Discours préliminaire qu'on vient de lire , on doit avoir reconnu la justesse et l'importance de la distinction que j'ai établie entre la science et l'art logique. Ce coup-d'œil rapide , jeté sur les ouvrages de quelques hommes , doit avoir montré suffisamment , 1°. Qu'Aristote , sans avoir fait presque aucunes recherches sur les principes de la science , s'est occupé uniquement de tracer les règles de l'art ; qu'il les a combinées avec infiniment d'esprit et de finesse , mais qu'il les a fondées sur une base fausse ; et qu'en conséquence il a tellement embarrassé et fourvoyé l'esprit humain , que celui-ci a été dix-huit cens ans , non-seulement sans faire aucun progrès , et sans acquérir aucune connaissance réelle , mais encore faisant des pas rétrogrades , même dans les pays où on n'a pas cessé de le cul-

tiver. 2°. Que Bacon, bien qu'il ait vu et dit qu'il fallait refaire toutes les sciences, n'a cependant rien fait précisément pour créer ou renouveler la science logique, et que manquant lui-même à son admirable maxime, que j'ai prise pour épigraphe, il s'est trop hâté de donner des préceptes de l'art, et n'a pas eu dans ce genre un succès digne de ses talens. 3°. Que néanmoins la puissante impulsion qu'il a donnée, en portant tous les esprits vers l'étude des faits, nous a fait acquérir depuis lui de vraies lumières sur plusieurs points de la science logique, lumières suffisantes pour faire sentir une grande partie des vices de l'art ancien, mais non pour le réformer entièrement. 4°. Qu'il faut aujourd'hui achever et compléter la science logique, et que c'est le seul moyen de rendre la marche de l'esprit humain sûre et rapide dans tous les genres de recherches, ce qui est l'objet et la perfection de l'art.

Maintenant qu'est-ce donc que cette *science logique*? Il faut en convenir, c'est uniquement la *Métaphysique*. Comment, me dira-t-on? Est-ce que de tous tems on

n'a pas étudié la métaphysique ? et toutes les nations n'ont-elles pas eu des métaphysiciens ? Ce serait peut-être le cas de répondre à-peu-près comme Hobbès , au sujet des philosophes de la Grèce (1) : sans doute il y a eu de tout tems et partout des hommes qui s'appelaient ainsi. La preuve en est qu'on s'est souvent moqué d'eux , et qu'on a fini , sinon par les chasser de leur pays , comme les philosophes dont parle Hobbès , du moins par les exclure du nombre des vrais savans ; mais il ne s'ensuit pas qu'il ait existé nulle part une vraie métaphysique, Il y a eu et il y a encore un certain fantôme imposant en apparence , et ressemblant en quelque sorte à la métaphysique , quoiqu'il ne soit composé que de supercheries et de vilénies. Les hommes peu avisés l'ont pris pour une vraie science , et ont regardé ceux qui l'enseignaient comme des professeurs de sagesse , quoiqu'ils fussent tous d'avis différens , etc. etc. Mais sans

---

(1) Voyez l'Épître dédicatoire de ses *Elémens de philosophie* , au commencement de sa *Logique* , à la fin de ce volume.

---

## CHAPITRE II.

*Sommes-nous capables d'une certitude absolue? et quelle est la base fondamentale de la certitude dont nous sommes capables?*

Nous venons de voir que les anciens logiciens s'étaient mépris sur la cause de la justesse de nos raisonnemens, et n'avaient pas été jusqu'à rechercher celle de la justesse de nos jugemens.

Condillac, pénétrant plus avant dans son sujet, est remonté jusqu'à l'examen de nos jugemens; et il a trouvé que la cause de leur justesse était en même temps celle de la bonté de nos raisonnemens. C'était déjà beaucoup faire que de donner une explication de la première de ces deux opérations intellectuelles, d'y rattacher la seconde, et de les faire dépendre toutes deux d'un principe commun. Mais nous avons vu que ce principe

(l'identité des idées comparées) n'est pas encore parfaitement exact ; et nous avons reconnu qu'un raisonnement n'est qu'une série de jugemens successifs dans laquelle l'attribut du premier jugement devient le sujet du second , et ainsi de suite ; qu'un jugement consiste toujours à percevoir qu'une idée en renferme une autre ; et que par conséquent un jugement est juste quand son sujet renferme son attribut , et un raisonnement l'est également quand le premier sujet renferme le dernier attribut. Nous sommes donc arrivés à avoir une connaissance précise et exacte de la nature du raisonnement , et même de celle du jugement.

Mais ce n'est point encore être parvenus jusqu'à la cause première de toute certitude. Car actuellement que nous savons que tout jugement consiste à percevoir qu'une idée en renferme une autre , il reste à découvrir si cela est réellement quand nous le croyons , et comment nous pouvons en être sûrs. Or de même que nous n'avons pu trouver la cause de l'exactitude d'un raisonnement que dans les



jugemens qui le composent , nous ne saurions découvrir la cause de la justesse d'un jugement que dans les idées qu'il a pour objet. L'examen de nos idées est donc un nouveau travail qui nous reste à faire.

On dit bien avec raison qu'il n'y a ni vérité ni fausseté , et par conséquent ni certitude ni incertitude dans une perception isolée quelconque , et que la certitude est une propriété , une qualité , qui n'appartient et ne convient qu'à un jugement ou à une série de jugemens , et qui leur appartient quand ils sont fondés sur des motifs solides et incontestables. Cela est vrai ; mais ces perceptions isolées qui deviennent l'objet et la matière de nos jugemens ne sont point ordinairement des impressions simples. Toutes ou presque toutes sont composées de nombreux élémens que nous avons réunis par différentes opérations intellectuelles , lesquelles sont toutes fondées sur des jugemens que nous avons portés. Ces jugemens étant susceptibles d'être vrais ou faux , ces idées sont susceptibles aussi d'être bien ou mal

faites ; et tous les jugemens postérieurs que nous en portons ne peuvent être que des conséquences de ceux en vertu desquels nous avons composé ces idées , et ne sauraient avoir qu'une certitude conditionnelle et de déduction. Il faut donc remonter jusqu'aux premiers élémens de ces idées , jusqu'à nos perceptions simples ; il faut reconnaître si elles ont quelque chose de certain , et ce qu'elles ont de certain. Il faut arriver jusqu'à un premier fait dont nous puissions prononcer avec assurance que nous en sommes sûrs ; ensorte que ce premier fait soit la cause et la base de toute certitude , et que ce premier jugement ( nous en sommes sûrs ) soit la source et le fondement de tous les autres : car il n'y a qu'un premier jugement qui puisse être absolu ; tous les autres ne sont jamais que conditionnels et relatifs à celui-là. Aussi long-tems donc que ce premier fait et ce premier jugement ne sont point trouvés , la science n'est point élémentée , elle n'a point de commencement ; elle n'est que l'art de tirer des conséquences d'un principe inconnu ou méconnu.

Au contraire , quand ce principe sera établi avec la netteté et l'exactitude convenables , il faudra , et on pourra montrer comment toutes nos idées en dérivent , comment tout ce qu'elles ont de certitude en dépend , comment toutes celles qui sont justes ne le sont que parce qu'elles sont liées et enchainées à ce premier principe de toute certitude par une série de jugemens tous vrais : il faudra enfin , et on pourra faire voir clairement que tous les jugemens subséquens que nous portons ne sont qu'une suite d'un premier jugement certain , et que toutes nos connaissances ne sont qu'un long raisonnement non interrompu qui a une base solide. Alors cette grande idée de Condillac , que toutes les vérités sont unes et qu'elles sont toutes renfermées dans une première , sera réalisée ; et il sera manifeste qu'elle ne l'est que parce que les attributs de tous nos jugemens possibles , quand ils sont vrais , ne sont que des arrières-attributs d'un premier jugement certain. Il fallait donc trouver auparavant la véritable essence de tout raisonnement et de tout jugement.

---

EXTRAIT RAISONNÉ  
DE LA LOGIQUE,  
SERVANT DE TABLE ANALYTIQUE.

---

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LA Logique n'est pas seulement l'art de raisonner, elle doit être surtout la science du raisonnement.

Car un art dépend toujours d'une science, et on ne peut rien dire que de très-hazardé sur l'art de conduire son esprit dans la recherche de la vérité, avant d'avoir approfondi la science qui consiste dans la connaissance de nos moyens de connaître.

Celle-là seule peut nous faire voir de quelle certitude nous sommes susceptibles, et quels sont les chemins pour y arriver.

Aussi l'art logique a-t-il été complètement erroné jusqu'à Bacon.

Aristote avait pourtant senti la nécessité de la partie scientifique de la Logique.

C'est à tort qu'on croit le contraire. Seulement il ne s'y est pas assez arrêté.

Aussi dit-il lui-même que sa Logique, bien qu'il

lui ait donné le nom fastueux d'*organum*, ou machine intellectuelle, n'est qu'un premier essai que rien n'a précédé ; et il invite à le perfectionner.

Il a voulu traiter des idées et de leurs signes : cela se voit clairement par son livre des *Catégories*, et par celui de *Interpretatione*, tout imparfaits qu'ils sont.

Mais dans les *Catégories*, il s'est borné à classer nos idées sous le rapport de leurs objets, et il n'a point expliqué leur formation et leur composition.

Voyez ce qu'en pensent MM. de Port-Royal.

Dans le livre de *Interpretatione*, il a cherché à expliquer la traduction des idées dans le langage, et l'artifice du discours.

Mais il donne une définition arbitraire du nom, une autre semblable du verbe ; et il ne reconnaît pas d'autres élémens de la proposition.

Et quant à la proposition, il n'a pas vu que toutes pouvaient se ramener à des propositions énonciatives. Cependant il ne s'occupe que de celles-là, et il en reconnaît une infinité d'espèces différentes.

Après ces insuffisans préliminaires, il passe à l'art logique.

Il croit qu'il consiste tout entier dans la résolution des propositions énonciatives qui paraissent douteuses ; et que pour vérifier ces propositions, il ne s'agit jamais que de joindre successivement un moyen terme à leur sujet et à leur attribut, ce qui forme un syllogisme.

Ensuite il se donne une peine infinie pour prévoir tous les cas différens, résultans des différentes es-

pièces de propositions qu'il a distinguées , et pour déterminer la nature et l'étendue des conclusions qu'on en peut tirer.

Il y a employé une force de tête prodigieuse et une sagacité admirable, et cela n'a servi qu'à l'égarer davantage. Voyez ce que MM. de Port-Royal et Hobbes disent de ces fameuses règles du syllogisme.

Tout le monde en penserait comme eux , s'il existait une bonne traduction française de la Logique d'Aristote. Car pour qu'elle fût bonne , il faudrait que le traducteur commencât par développer et fixer le sens des mots , c'est-à-dire par faire la science.

La seule que nous ayons est celle de Philippe Canaye , Sieur de Fresnes.

C'est une paraphrase plutôt qu'une traduction ; il n'est pas possible de faire comprendre autrement ce qu'a voulu dire Aristote , vu l'extrême concision de son langage , qui est une espèce d'algèbre.

Mais cette excessive brièveté d'expression n'est admissible dans la langue algébrique , que parce que dans les sujets qu'elle traite , il n'est pas nécessaire d'avoir présente à l'esprit la valeur du signe , pour l'employer avec sûreté.

Il n'en est pas de même dans toutes les autres espèces de raisonnemens.

On ne peut parler de *de omni* , ou de *per se* , ou de telle autre expression de ce genre , comme de *X* en algèbre , sans les entendre ;

---



---

 CHAPITRE V.

*De l'erreur (erratio), de la fausseté (falsitas) et des sophismes (captiones.)*

1°. *En quoi diffèrent l'erreur et la fausseté; comment l'esprit peut errer indépendamment de l'usage des mots.* 2°. *Noms incohérens de sept manières, qui toutes rendent la proposition fausse.* 3°. *Exemple de la première, 4°. de la seconde, 5°. de la troisième, 6°. de la quatrième, 7°. de la cinquième, 8°. de la sixième, 9°. de la septième.* 10. *Que l'on découvre la fausseté des propositions par la résolution des termes, au moyen de définitions continues, jusqu'à ce qu'on arrive aux noms les plus simples, c'est-à-dire, aux genres les plus étendus.* 11°. *Vice du syllogisme, provenant de la complication des termes avec la copule.* 12°. *Vice du syllogisme, provenant des dénominations équivoques.* 13°. *Que les artifices sophistiques pèchent plus souvent dans la matière qu'en la forme du syllogisme.*

1°. **L**ES hommes peuvent errer non-seulement dans leurs affirmations et leurs dénégations, mais même dans leurs sentimens intimes et dans leur pensée non encore exprimée. En affirmant et en niant ils se trompent, quand ils attribuent à une chose un nom qui n'est pas le nom de cette chose, comme nous ferions si, voyant l'image du soleil tantôt directement dans le ciel, tantôt par réflexion dans une rivière, et attribuant à toutes deux le nom du soleil, nous disions qu'il y a deux soleils. C'est une faute dans laquelle les hommes seuls peuvent tomber, puisque les autres animaux n'ont pas l'usage des noms; et c'est le seul genre d'erreur qui mérite le nom de fausseté, parcequ'elle ne vient pas de la sensation ni des choses elles-mêmes, mais de notre témérité à prononcer un jugement. Car les noms ne dépendent pas de la nature même des choses, mais de la volonté des hommes, ce qui fait que celui qui s'écarte des appellations convenues, n'est déçu ni par sa sensation, ni par la chose elle-même, puisque cette chose qu'il voit, il ne voit pas qu'elle s'appelle le soleil, mais il veut qu'elle s'appelle ainsi; c'est donc sa propre négligence qui  
lui

J'ai fait dire une proposition fausse. Au contraire, nous sommes déçus par notre sensation ou par notre pensée, quand, en conséquence d'une impression actuelle, nous imaginons autre chose, ou quand nous nous représentons comme certainement passées ou futures des choses qui ne l'ont pas précédée ou qui ne l. suivront pas. C'est ce qui nous arrive quand ayant vu dans une rivière l'image du soleil, nous imaginons que là est la chose dont le simulacre nous apparaît, ou quand ayant vu quelque part des épées, nous imaginons qu'il y a eu ou qu'il y aura là un combat, parce que c'est ce qui a lieu le plus souvent; ou quand, en conséquence de quelques promesses, nous nous figurons l'état de l'esprit de celui qui a promis; ou enfin quand, d'après un signe quelconque, nous nous faisons une fausse idée de la chose représentée. Les erreurs de ce genre sont communes à tous les êtres doués de sensibilité: cependant ce n'est ni par nos sens, ni par les choses que nous sentons que nous sommes ainsi trompés, mais par nous-mêmes qui imaginons les choses telles qu'elles ne sont pas, ou qui présumons que celles qui ne sont que des images sont plus que des images. Cependant ni ces choses ni ces imaginations ne peuvent être appelées *fausses*, puisqu'elles sont réellement ce qu'elles sont, et qu'elles ne nous promettent pas, en qualité de signes, ce qu'elles ne nous montrent pas: car ces choses et ces imaginations ne nous promettent rien, c'est nous qui nous promettons à leur occasion. Les nuages ne nous promettent pas de la pluie, mais nous nous en promettons quand nous avons vu des nuages. On prévient les erreurs qui tiennent aux signes naturels, d'abord et avant tout raisonnement, en ne se portant aux conjectures de ce genre qu'avec le sentiment de son ignorance, et ensuite par le moyen du raisonnement. Car elles ne naissent que de manque de raisonnement. Mais celles qui consistent dans des affirmations et des dénégations (ce qui constitue la fausseté des propositions), elles proviennent d'un mauvais raisonnement. C'est de celles-là dont nous devons parler, car ce sont les plus contraires à la philosophie.

2°. Les erreurs qui tiennent au raisonnement, c'est-à-dire au syllogisme, consistent dans la fausseté de l'une des prémisses ou dans la déduction. Dans le premier cas, on dit que le syllogisme pèche par la matière, et dans le second par la forme. Nous exa-



mineront d'abord la matière, ou de quelle manière une proposition peut être fautive; ensuite la forme, ou comment il arrive que les prémisses étant vraies la conséquence ne l'est pas.

Nous avons vu, chapitre 3, article 7, qu'une proposition est toujours vraie quand les deux noms conjoints sont ceux d'une même chose; et toujours fautive quand ces deux noms sont ceux de deux choses différentes. Par conséquent autant il y aura de manières pour que ces deux noms ne soient pas ceux de la même chose, autant il y en aura pour que la proposition soit fautive.

Il y a quatre genres de choses nommées, savoir : *les corps, les accidens, les apparences, et les noms eux-mêmes*. C'est pourquoi dans toute proposition vraie, il faut que les noms assemblés soient deux noms de corps, deux noms d'accident, deux noms d'apparence, ou deux noms de noms. Tous les noms assemblés autrement sont incohérens et constituent une proposition fautive. Il peut même arriver que le nom d'une chose soit assemblé avec le nom d'un discours. Il y a donc sept manières pour que les noms assemblés soient incohérens.

|                              |                        |   |                         |
|------------------------------|------------------------|---|-------------------------|
| 1. Si le nom d'un corps      | } est assemblé<br>avec | } | Le nom d'un accident.   |
| 2. Si le nom d'un corps      |                        |   | Le nom d'une apparence. |
| 3. Si le nom d'un corps      |                        |   | Le nom d'un nom.        |
| 4. Si le nom d'un accident   |                        |   | Le nom d'une apparence. |
| 5. Si le nom d'un accident   |                        |   | Le nom d'un nom.        |
| 6. Si le nom d'une apparence |                        |   | Le nom d'un nom.        |
| 7. Si le nom d'une chose     |                        |   | Le nom d'un discours.   |

Nous allons donner des exemples de toutes ces manières.

3°. Les propositions sont fautes de la première manière, quand on joint des noms abstraits à des noms concrets, comme dans ces phrases, *l'être est un être, l'essence est un être* (to ti ên einai), c'est-à-dire, *la quiddité est un être*, et beaucoup d'autres de ce genre qu'on trouve dans la Métaphysique d'Aristote. Il en est de même de celle-ci : *l'intelligence comprend, la vue voit, le corps est grandeur, le corps est quantité, le corps est étendue, l'humanité est homme, la blancheur est blanche*. Car c'est comme si l'on disait, *le coureur est course, ou l'action de marcher marche*. Ajoutez-y encore les suivantes, *l'essence est séparée, la substance est abstraite*, et d'autres semblables à celles-là ou dérivées d'elles (dont la philosophie